

127. 81. 415.

JEAN DE CALAIS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÉLÉE DE COUPLETS,

DE MM. GABRIEL, EMILE-WANDER-
BURCH ET ETIENNE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 28 NOVEMBRE 1827.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

J.-N. BARBA, COUR DES FONTAINES, N° 7.

ET CHEZ DUVERNOIS,

COUR DES FONTAINES, N° 4, ET PASSAGE D'HENRY IV.

1827.

129553 - B Digitized by Google

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

JEAN DE CALAIS, armateur
français. **M. DAUDEL.**

MAITRE PIERRE, père de
Jean de Calais. **M. LEFÈVRE.**

BOTZARIS, matelot grec dé-
voué à Jean. **M. BOSQUIER GAVAUDAN.**

LE DUC DE GÈNES. **M. LÉOPOLD.**

CAROLINE, sa fille. **Mlle. FÉLICIE.**

LINA, sa seconde fille. **Mlle. LAIGNELET.**

Le comte **ALFREDI**, com-
mandant des gardes. **M. VICTOR.**

MARGUERITE, nourrice de
Caroline, pensionnée du Duc. **Mad. FERVILLE.**

PHILIP, son fils, jeune
monsse au service de Jean. **Mlle. ST.-ANGE.**

JULIO, officier du palais. **M. PAULIN.**

Un **OFFICIER**. **M. GEORGES.**

Officiers, Gardes, Matelots, MousSES.

La scène est à Gènes.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUB. MONTMARTRE, n° 4.

JEAN DE CALAIS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une grève, voisine du port de Gènes, au fond, la mer et quelques rochers; à gauche du spectateur, la maison assez apparente de Marguerite; à droite, des arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIO, Plusieurs Officiers *assis à une table et buvant près de la maison de Marguerite.*

CHŒUR.

AIR : *Chœur de Beniowski.*

Amis, livrons-nous au plaisir,
Car la gaité vaut bien la gloire.
Qu'un autre songe à l'avenir,
Pour le présent songeons à boire.

Tous. A la santé du capitaine Julio.

JULIO. Un toast à moi! cela ne m'appartient pas, mes amis, attendez que le comte Alfredi soit des nôtres; comme commandant des gardes du duc de Gènes, il est digne d'un tel honneur.

UN OFFICIER. C'est vrai, c'est un bon vivant; il n'est pas fier comme la plupart de nos gentilshommes génois.

JULIO. Il a pourtant bien manqué d'être le gendre du Grand Duc (*Apercevant Marguerite*). Ah! voilà la bonne dame Marguerite, la plus honnête femme de la ligurie, qui se fait un devoir d'offrir des rafraîchissemens aux officiers du Prince; chaque fois qu'ils passent devant sa porte, et cela sans aucuns déboursés.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARGUERITE.

JULIO. Salut à la veuve du brave pilote Philip, à notre aimable hôtesse.

MARGUERITE. Eh! vraiment, Messieurs, il paraît que mon petit vin de Sicile ne vous rend pas mélancolique; cela me fait plaisir; je vous l'offre de tout mon cœur. Grâce aux bontés de monsieur le Duc, j'ai le moyen de garnir ma cave, et c'est pour moi beaucoup d'honneur quand des personnes de la cour veulent bien s'arrêter chez moi et goûter mon vin.

JULIO. Vous avez le cœur d'une princesse, dame Marguerite.

MARGUERITE. Eh! mais, capitaine, ne suis-je pas un peu de la cour? n'ai-je pas eu l'honneur d'y demeurer quatorze mois.

JULIO. C'est juste; vous étiez la nourrice de la fille du Duc, de cette bonne Caroline, que tout le monde regrette tant.

MARGUERITE. Et que je pleure encore tous les jours. . . . pauvre enfant, je l'aimais autant que mon petit mauvais sujet de Philip.

AIR : *Le beau Lucas aimait Thémire.*

Lors de son heureuse naissance,
C'est moi qui la reçus dans mes bras,
C'est moi qui de sa tendre enfance
Ai soutenu les premiers pas.
J'en avais pris un soin extrême;
C'était vraiment la douceur même;
Que de fois elle m'embrassa!
Que de fois elle me pinça!
Souvent elle m'égratignait même;
On n'oublie pas ces choses là.

Il y a déjà trois ans que nous l'avons perdue. . . et dire que personne n'a pu nous donner des détails sur ce terrible naufrage.

JULIO. Comme tout a changé depuis ce temps-là. . . Une cour si brillante! . . . le Duc est devenu triste, taciturne; lui, un ancien marin si brave, il ne peut plus voir la mer. Chut! ne parlons plus de cela, voilà M. le comte Alfredi; quand je pense que c'est lui qui devait être l'époux de notre jeune maîtresse.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALFREDI.

ALFREDI, *gaiement*. Salut bonne Marguerite. Bonjour

Julio, bonjour mes amis. Eh! mais, vous voilà sous les armes; mais dites-moi donc, Marguerite, me suis-je trompé; il me semble que je viens de voir votre petit garnement de Philip.

MARGUERITE. Mon fils! est-il possible?

ALFRÉDI. J'ai cru le reconnaître au milieu d'une troupe de jeunes mousmes français, qui entraient à l'hôtellerie des Deux Ancres, avec un gros matelot à face réjouie.

MARGUERITE. Ce sont peut-être ces vaisseaux français que l'on a signalés hier, et qui ont été séparés par la bourrasque du soir.

ALFRÉDI. Comment, ce petit drôle a pris du service en France?... moi qui songeais à lui.

MARGUERITE. Bon Dieu, je n'y comprends rien encore, il était allé chez son oncle à Messine, il m'a écrit qu'il s'embarquait, qu'il aimait la mer, qu'il reviendrait le plutôt possible, et qu'en attendant il m'embrassait de tout son cœur.

JULIO. C'est une petite tête chaude, il fera son chemin.

MARGUERITE. Ah! c'est tout le portrait de son pauvre père... la terre ferme lui faisait mal aux pieds.

ALFRÉDI. Allons, partons, Messieurs, rendons-nous au palais, le duc nous y a devancés... sans adieu, dame Marguerite, merci de votre bon accueil.

JULIO. La chasse n'a donc pas lieu?

ALFRÉDI. Non, capitaine, et c'est mon étourderie qui vous prive de ce plaisir.

JULIO. Comment?

ALFRÉDI. Le duc était d'assez bonne humeur ce matin; nous partîmes pour le Grand-Parc, quand tout à coup, voyant que le temps était favorable pour cela, il me passa par la tête de lui proposer de venir voir la pêche du saumon dans les lagunes du Golfe; c'est un exercice très en vogue à Naples; mais à peine eus-je prononcé ce malheureux mot de lagunes, qu'il tomba dans sa mélancolie habituelle, et rentra au palais.

MARGUERITE. Vous lui rappelliez sa douleur, c'est précisément à cet endroit que l'on trouva les débris de la barque où a péri sa fille.

ALFRÉDI. Sans doute, je n'y songeais plus... enfin, mes amis, vous voilà, par ma faute, condamnés à vingt-quatre heures d'ennui, précisément un jour consacré à la joie.

AIR : *Dans un Castel dame du haut parage.*

Tristes ou gais au bon plaisir du maître
Dans notre état de courtisans,
Soyons ce qu'on nous permet d'être,
Toujours soumis et souvent complaisans.
Vous étiez prêts en ce beau jour de fête
A rire, à boire, à chanter votre amour.
Pleurez, Messieurs, pleurez, c'est l'étiquette,
Car la tristesse est à l'ordre du jour.

MARGUERITE. Votre ton léger, monsieur le Comte, annonce que vos regrets sont bien diminués.

ALFRÉDI. Au contraire... cette pauvre Caroline! ce que j'en fais n'est que pour me distraire... demandez à tous mes compagnons de plaisir.

JULIO, *souriant.* Oui, oui, c'est par désespoir que le comte a fait son voyage à Naples.

ALFRÉDI. Qui m'a coûté trois cents florins.

MARGUERITE. Eh! bon Dieu! mais non, je ne me trompe pas... c'est mon Philip... oui c'est lui! le voilà.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHILIP, *accourant.*

PHILIP. Oui, ma bonne mère, c'est moi. (*Il l'embrasse.*)

MARGUERITE. Est-il gentil!... est-il grand!... embrasse moi encore.

PHILIP. Hein! je suis bel homme à cette heure! et solide allez, pas encore de moustaches; mais c'est égal, ça viendra... et toi, ma bonne grosse maman, ta santé est toujours assez merveilleuse à ce qu'il me paraît.

MARGUERITE. Comme tu vois, mon garçon, je ne veux te faire mon héritier que le plus tard possible.

PHILIP. Tant mieux!... d'ailleurs, j'espère bien que d'ici à ce temps là, ma fortune sera faite.

ALFRÉDI. Ta fortune?

PHILIP. Je suis déjà en bon chemin.

AIR : *du Verre.*

A bord d'un navire français,
J'ai déjà le bon vent en poupe;
L'intrépide Jean de Calais
Sait me distinguer dans sa troupe.

A la gloire, j'en suis certain ,
J'arriverai bientôt, je gage,
A moins qu'un honnête requin
Vienna m'arrêter au passage.

ALFRÉDI. Ah ! tu es attaché à Jean de Calais, ce jeune armateur français qui est devenu la terreur de tous les corsaires de l'Océan.

PHILIP. Capitaine de mousse, rien que ça ; de plus, je suis le benjamin de maître Pierre, son père, un fameux marin aussi, et un bon luron ; il ne prête sa pipe qu'à moi... c'est une faveur hein !

MARGUERITE. Mais comment as-tu connu Jean de Calais ? comment te trouves-tu sur son bord, comment ?..

PHILIP. Ça serait trop long à vous raconter en détail ; qu'il vous suffise de savoir qu'à Messine, je ne voyais que des matelots qui me vantaient la mer ; qui parlaient de fortunes, de découvertes ; Jean de Calais était là, il donna une fête sur son bord, au roi de Sicile... oh ! c'était beau, les mâts pavoisés, les banderoles, les bannières, les coups de canon, la musique, ça me monta la tête... je lui offris de partir avec lui ; ma mine éveillée lui plut... il accepta, me surnomma même le décidé, et en avant voilà mon histoire.

JULIO. Quel petit diable !

PHILIP.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Le Décidé, (bis).
Ce nom convient bien à mon âge ;
Quand au feu l'on m'a commandé,
Je suis un petit possédé ;
Et si l'on tente l'abordage,
Il faut voir sauter à la nage
Le Décidé. (4 bis).

ALFRÉDI. Et dis-moi, Philip le décidé, ton capitaine voyage donc sur nos côtes ?

PHILIP. Il ne mouille ici que deux jours ; il escorte des vaisseaux marchands en Moldavie, et puis, à ce que m'a dit maître Pierre, il veut reconduire son premier matelot, Botzaris, dans sa patrie... un Grec, un drôle de corps allez, nous l'avons surnommé le Bohémien.

MARGUERITE. Comment ! je ne te verrai que deux jours, garçon, après deux ans d'absence.

PHILIP. Aujourd'hui et demain ; je suis débarqué dans la

chaloupe avec maître Pierre et mes petits camarades... nous avons bu le coup de mouillage aux deux ancras, et je suis venu embrasser ma bonne grosse maman (*allant vers le fond*). Eh ? regardez donc... précisément c'est notre escadre, oui, le vaisseau du capitaine est à la tête.

JULIO. Pourquoi n'entre-t-il pas dans le port ?

PHILIP. C'est singulier au fait, tenez, distinguez-vous le capitaine à côté de ce pavillon blanc, qui a l'air d'un tableau.

MARGUERITE. Il cingle vers nous... c'est donc ici qu'ils vont débarquer ?

PHILIP. Ma foi oui... ah ! bien tant mieux ! je te présenterai à mon capitaine.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN DE CALAIS, Matelots. *Le vaisseau paraît à moitié derrière le rocher ; sa proue est ornée d'une bannière sur laquelle est le portrait en pied d'une jeune femme. Jean de Calais débarque avec tout son équipage.*

JEAN DE CALAIS.

AIR nouveau de Blanchard, ou Français et Militaire (*de la Journée aux Aventures*).

Salut belle Italie,
Fier débris des Césars ;
Salut noble patrie
Du commerce et des arts,
Salut ! Salut ! à tes remparts.

TOUS.

Salut belle Italie, etc.

JEAN.

Sur cette terre amie,
Enfans reposez-vous ;
Ici la courtoisie
Fleurit comme chez nous.
De Neptune en furie
Oublions le transport
Quand nous touchons au port.
Fille de l'industrie,
Au pavillon français,
Gènes ouvre un libre accès.

TOUS.

Salut belle Italie, etc.

PHILIP. Bonjour, capitaine !

JEAN. Bonjour Décidé... tu te trouves en famille ici ?

PHILIP. Oui, capitaine, et voilà ma bonne mère que j'ai l'honneur de vous présenter.

MARGUERITE. Oui, Monsieur, prête à vous rendre mes devoirs, ma maison est fort à votre service.

JEAN. Je ne refuse pas bonne mère, votre manière franche me plaît, et je serai votre hôte (*voyant les officiers.*) Que vois je! des officiers! bravo! ce sont presque des figures de connaissance.

ALFRÉDI. Nous nous félicitons, Jean de Calais, de donner dans nos murs, asile à l'un des premiers marins de l'Europe.

JEAN. C'est trop flatteur pour moi, Messieurs, je ne dois ma célébrité qu'à mon zèle pour ma patrie et à ma ville natale, qui a bien voulu joindre son nom au mien... Corbleu! j'ai bien manqué de ne pas voir vos rivages; un maudit coup de vent a trompé toute ma prudence de marin.

PHILIP. C'est vrai, vous avez été poussé dans la mer, au moment où vous y pensiez le moins; et sans le Grec Botzaris, qui nage comme un poisson, vous alliez à fond de cale.

JEAN. Vive Dieu! ce n'est pas le premier service qu'il me rend.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BOTZARIS.

BOTZARIS. Et ce ne sera pas le dernier, j'espère.

JEAN. Ah! te voilà, je te cherchais... où étais-tu donc ?

BOTZARIS. Là... je surveillais le débarquement de nos vaisseaux de transport; il peut se trouver quelque objet précieux parmi les marchandises qui nous sont confiées, et dans tant de monde...

JEAN. Je sais que je puis me fier à toi. (*Aux officiers.*) Messieurs, je vous présente mon meilleur ami, le brave Botzaris, le plus intrépide de mes matelots...

PHILIP, *souriant*. Et de vos nageurs.

JEAN. Il ne m'a pas quitté depuis dix ans, je l'ai toujours vu le premier à l'abordage; voilà la troisième fois qu'il me sauve la vie.

PHILIP. Et il dit la bonne aventure gratis à tout l'équipage.

JEAN, *souriant*. Oui, il est un peu sorcier; il m'a prédit souvent des choses extraordinaires.

Jean de Calais.

BOTZARIS. Je t'en prédirai bien d'autres avant peu.

MARGUERITE. Bah ! vraiment... je serais bien curieuse de savoir quelque chose qui...

BOTZARIS. Volontiers, dame Marguerite, je sais même d'avance ce que vous voulez me demander.

MARGUERITE. Comment ! vous me connaissez ?

BOTZARIS. Aussi bien que le comte Alfredi que voilà.

ALFREDI. Quoi ! tu sais mon nom ?

BOTZARIS. Si vous en êtes curieux, je vous dirai votre horoscope dans le palais du Duc ?

PHILIP. C'est un sorcier, je vous le disais bien.

MARGUERITE. Nos jeunes filles vont joliment courir après lui...

PHILIP. Ah ! il leur dira tout ce qu'elles font comme à tout le monde,

Air : Vaudeville de la robe et les bottes.

Vous le connaîtrez mieux, ma mère,

A son savoir tout est soumis.

JEAN.

Cher Botzaris, tu vas te faire,
En ces lieux beaucoup d'ennemis.

BOTZARIS.

Je vais brouiller bien des familles,
Car je découvre en tous les temps,
Ce que cachent les jeunes filles,
Et ce que taisent les mamans.

ALFREDI. Il est original ; mais Messieurs, le Duc nous attend, partons ; je vous salue, Capitaine.

BOTZARIS. Sans adieu, monsieur le Comte.

ALFREDI, *gaiement.* Sans adieu... comme tu voudras.
(*Il va pour sortir, il s'arrête devant la bannière du vaisseau.*)
Ciel ! que vois-je ? regardez, Julio.

JULIO. Quelle ressemblance !... c'est elle...

MARGUERITE. Grand Dieu ! est-il possible ? mais, oui, c'est elle.

JEAN. Elle ! qu'ont-ils donc ?

BOTZARIS. Notre pavillon produit son effet.

ALFREDI, *bas à Marguerite.* Silence, Marguerite !... attendez, pas un mot encore... courons prévenir le Duc, venez, Capitaine.

JULIO. C'est inconcevable (*ils sortent.*)

MARGUERITE. Ah ! rentrons, je ne pourrais pas me taire. (*Elle rentre.*)

SCÈNE VII.

JEAN DE CALAIS , BOTZARIS , PHILIP.

PHILIP. Eh bien ! est-ce que maman a perdu la tête ? . . .
maman , il faut que je sache. (*il va pour entrer , Botzaris le retient.*) Hein ! qu'est-ce donc ?

BOTZARIS. Va-t-en rejoindre maître Pierre ; dis-lui que
c'est ici le quartier général . . . pars tout de suite , (*d part*)
éloignons les bavards.

PHILIP. Tout de suite . . . c'est différent . . . si j'y com-
prends quelque chose. (*il sort.*)

SCÈNE VIII.

JEAN DE CALAIS , BOTZARIS.

JEAN. Corbleu ! si ta vocation est d'être sorcier , dis-moi
au moins ce que tout cela signifie , pourquoi ces gens sem-
blent-ils tous saisis de vertige , en voyant le portrait de
ma femme.

BOTZARIS. Mais cela peut s'interpréter de différentes ma-
nières.

Air de Julie

L'éclat de sa beauté , sans doute ,
Opère ici son charme heureux ;
Tu devais bien t'attendre en route ,
A rencontrer des curieux.
Leur étonnement , je parie ,
Serait encor plus général ,
S'ils pouvaient voir l'original ,
A la place de la copie.

JEAN. Allons , je le veux bien . . . il y avait pourtant dans
leur maintien , dans leur regard , quelque chose de singu-
lier.

BOTZARIS. Sais-tu si tes aventures en ce pays ne seront
pas bien singulières aussi ?

JEAN. Que veux-tu qui m'arrive ? je ne reste ici que deux
jours.

BOTZARIS. Tu n'en sais rien encore.

JEAN. As-tu entrepris de me faire croire moi-même à ta
prétendue science ? tu sais que je n'ajoute pas foi aux sottises
de l'alchimie.

BOTZARIS. Bon Dieu ! je ne suis ni alchimiste , ni sorcier , j'ai un peu l'expérience des hommes et des choses... pense de moi tout ce que tu voudras , mais compte toujours que tu as dans Botzaris un ami dévoué.

JEAN. Ah ! ça drôle de corps ; dis-moi un peu ce que je t'ai fait pour que tu me suives partout avec tant de dévouement ? Fatigues , dangers , je t'ai tout vu braver pour moi.

BOTZARIS. Ce que tu m'as fait , tu me le demandes... toi ?... Je vais te le dire ... au fait , l'occasion ne s'en était pas encore présentée... Te souvient-il du combat de Corfou ?

JEAN. Oui , nous nous battions avec les Vénitiens pour les Grecs.

BOTZARIS. Contre l'amiral de Soliman.

JEAN. Corbleu ! c'était une belle bataille.

BOTZARIS. Belle !...

Air : Vaudeville des Innocens.

Déjà la Grèce à ses vainqueurs
Livrait Potamos et Coreyre ;
Déjà plus d'un héros martyr ,
Avait succombé sans vengeurs.

Chère Albanie !

O ma patrie !

Quand parut l'étendard français ,
Je t'ai vue encore asservie ,
Croire à la victoire , à la paix.
Le croissant souille nos remparts ;
Dans sa fureur le Grec lui-même
Détruit à cette heure suprême
La ville des derniers Césars.
C'en est fait Corinthe n'est plus !
Et ses fils errant dans les plaines ,
Vont bientôt périr dans les chaînes
Des Turcs jaloux de leurs vertus.
Au milieu du champ de carnage ,
Mon frère blessé près de moi ,
Allait tomber dans l'esclavage ,
Son sort causait seul mon effroi !
Las de combattre je mourais ,

Quand un Français ,
Jeune et plein de vaillance ,
Dans les rangs ennemis s'élança ,
Brisant leurs bataillons épais ;
J'ai vu son bras victorieux ,
Les étendre sur la poussière ,
Et seul contre une troupe entière ,
Nous faire un rempart généreux .

Ce héros, malgré sa jeunesse,
A l'audace des vieux soldats.
Je crus voir, sauveur de la Grèce,
Un des fils d'Epaminondas.
Il vole à de nouveaux succès,
Me rendant la vie et mon frère ;
Les cris de victoire et de guerre,
M'avaient nommé Jean de Calais.
Dix ans je t'ai sacrifié,
A mon tour mon sang et ma vie ;
Ton bienfait si ton cœur l'oublie,
Le mien ne l'a pas oublié.

(Il se jette dans ses bras.)

JEAN. Comment ! c'était toi ? Nous nous sommes battus
comme des diables.

BOTZARIS. Le sort nous fut contraire, tu sais le reste à
présent... mais ce n'est pas l'instant de nous attendrir.

JEAN. Tu as raison... Je voudrais bien savoir ce que
ma femme fait en ce moment... tu est devin, tu peux m'en
instruire.

BOTZARIS. Elle pense à toi.

JEAN. Je le crois... pauvre Caroline... conçois-tu
pourquoi elle m'a supplié avec tant d'instances, de faire
peindre son portrait sur mon pavillon, et pourquoi elle a
voulu que j'abordasse sur cette grève voisine du palais, plu-
tôt que dans le port de Gènes.

BOTZARIS. C'est une preuve de son amour qu'elle a voulu
te donner.

JEAN. Une preuve de son amour soit... Allons rentrons
chez la mère de Philip, je veux voir le logement qu'elle me
destine.

BOTZARIS. Loger ici... si donc, c'est au palais ducal
que tu auras ton appartement.

JEAN. Au palais ducal !

BOTZARIS. Et nous verrons le Duc que je connais aussi
depuis long-temps.

JEAN. Ah ! ventrebieu ! Botzaris, cesse de te moquer de
moi, ou si tu sais quelque chose qui m'intéresse, dis-le moi
sans retard.

BOTZARIS.

Air de Michel et Christine.

Au revoir *(bis.)*

A l'amitié je suis fidèle,
Et mon zèle, *(bis.)*

Auprès de toi sait tout prévoir.

(14)

JEAN.

Quelle aventure singulière !

BOTZARIS.

Va , je ne me trompe jamais ;
Ce soir , le grand Duc , je l'espère ,
Te recevra dans son palais.

JEAN.

Dans son palais... pour moi c'est un mystère.
Explique-toi , parle plus clairement.

BOTZARIS.

Jean de Calais en ce moment ,
Pour ton bonheur je dois me taire.

Au revoir , etc.

JEAN.

Au revoir :

ENSEMBLE.

C'est mon ami le plus fidèle ,

Et son zèle ,

Auprès de moi sait tout prévoir.

(Botzaris sort.)

SCÈNE IX.

JEAN seul.

JEAN. Qu'ai-je affaire au Duc , je ne le connais pas ; en vérité je commence à croire que je suis ensorcelé. (*Il rit.*) Ma Caroline semblait inquiète à mon départ , des larmes s'échappaient de ses yeux , effet bien naturel de ses craintes en me voyant m'éloigner d'elle... un coup de vent , un ressif , un corsaire , en voilà plus qu'il ne faut pour faire trembler une femme qui aime bien son mari ; eh ! bien , ne vais-je pas me livrer à des idées tristes... Ah ! voici mon père , sa gaîté franche va me remettre un peu ; le voilà à la tête de nos jeunes mousses.

SCÈNE X.

JEAN , MAITRE PIERRE , PHILIP , quatre jeunes mousses.

CHŒUR.

Air : *Tôt , tôt , tôt.*

Mes amis , accourons ,

Rions ,

Chantons ,

Dansons ,

Sur la terre ,

Il faut se distraire ,
S'embarquer sans chagrin ,
Fumer soir et matin ,
Voilà le plaisir du marin.

M^e. PIERRE. Bien , mes petits amis.

Chantez dans le hamac ,
Chantez sur le tillac ,
Chantez vos malins tours.

PHILIP.

Nous chanterons toujours.

REPRISE.

Mes amis , accourons , etc,

JEAN. Bonjour , mon père.

M^e. PIERRE. Bonjour , garçon , vive l'hôtellerie des deux ancras et le vin gènois , il est bon et il ne tape pas trop fort . . . C'est drôle à bord on ne pense pas à boire on se rouille , et puis c'est le diable pour s'y remettre.

PHILIP. Quoique ça maître Pierre , vous vous y êtes remis gentiment.

M^e. PIERRE. Il faut soutenir sa réputation . . . Eh ! bien où est donc le Bohémien ?

JEAN. Botzaris !

M^e. PIERRE. Le gaillard , je vais lui montrer que sa science est en défaut aujourd'hui.

JEAN. Bon ! vous a-t-il prêté aussi quelque grande aventure.

M^e. PIERRE. Il m'a raconté un tas de sornettes auxquelles je n'ai rien compris ; il a dit que je vuiderais trois mesures de Gènes , c'est vrai , mais il a prétendu que mon cerveau s'en ressentirait , et c'est un insigne menteur , je me suis tenu ferme aujourd'hui.

PHILIP. C'est vrai , maître Pierre , que vous êtes solide.

M^e. PIERRE. Eh bien ! vous autres petits blancs-becs , qu'est-ce que vous dites de la bourasque d'hier ? vous avez vu une tempête , par la Ste.-Barbe ! C'est la centième que je vois , et me voilà encore sur mes deux jambes . . . n'est-ce pas que c'est beau garçon ?

JEAN. Vous dites vrai , mon père.

M^e. PIERRE.

Air : *Vogue la galère.*

Que j'aime à voir un ouragan ,
Corbleu ! c'est une belle chose ;
Au péril le marin s'expose :

Il faut nous voir sur l'océan.
Au départ, la mer était belle,
Notre vaisseau fendait les flots;
On eût dit une citadelle
Qui s'élançait du sein des eaux.
Mais déjà le vent des tempêtes,
S'élève et siffle sur nos têtes.

On dit à bord,
D'un même accord :

Enfans,

Il faut braver les vents. (*bis.*)
Autour de nous la foudre gronde,
Quand tout va s'engloutir dans l'onde,
L'espoir chasse enfin la terreur,
Et nous esquivons par bonheur,
Le passeport (3 fois.) pour l'autre monde.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, à *mi-voix*. Voilà tout l'équipage... ma foi je ne peux plus y tenir, il faut que je sache (*regardant au fond.*) Oui, oui, c'est elle, mon cher Philip, tu dois le savoir, dis-le moi...

PHILIP. Mais quoi donc, maman? qui elle?

JEAN. Voilà encore le même refrain... elle, elle, ce Botzaris leur a jeté un sort... tout à l'heure, ne m'a-t-il pas dit qu'il me ferait loger au palais du Duc.

M^e. PIERRE. Toi! chez le Duc, pourquoi faire?

JEAN. Voilà ce que je me demande.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIO, Plusieurs Officiers.

JULIO. Capitaine Jean de Calais, l'amiral André Doria vous invite à vous rendre sans retard à son palais.

PIERRE. Diable de bohémien, voilà sa prédiction accomplie.

JEAN. Ne puis-je savoir, Monsieur l'officier, pour quel motif le Duc me fait demander?

JULIO. J'ai ordre de vous accompagner, Capitaine, voilà tout.

JEAN. Eh bien! nous y voilà; je vous suis, Monsieur.

JULIO. Le Prince vous recommande à vous-même la plus grande discrétion.

JEAN. Il peut être tranquille, je ne sais rien ; ce n'est pas moi qui trahirai le secret.

M^e. PIERRE. C'est quelque affaire d'état.

JEAN. Mais, monsieur l'officier, est-ce bien moi que le Duc?...

JULIO. Oui, Capitaine.

FINAL.

Musique nouvelle de M. Blanchard.

JEAN.

Etes-vous sûr de ne pas vous méprendre ?

JULIO.

Rendez-vous près de Monseigneur.

JEAN.

Eh bien ! Messieurs, partons sans plus attendre.

M^e. PIERRE.

Pour toi, mon garçon, quel honneur. (*bis.*)

JEAN.

ENSEMBLE. { Oui, tout cela doit me surprendre ;
Botzaris est vraiment sorcier.
M^e. PIERRE.
Quel événement singulier, (*bis.*)

JEAN.

En ces lieux, dame Marguerite,
Je reviendrai dans un instant.

MARGUERITE.

Ah ! revenez, pour que j'acquitte
Tout ce que vous doit mon enfant.

CHOEUR.

Allons, allons,
Partons.

JEAN.

Etes-vous sûr de ne pas vous méprendre ?
Allons, Messieurs, partons sans plus attendre
Bientôt ici nous reviendrons.

TOUS.

{ Bientôt ici nous reviendrons,
Oui, bientôt nous les reverrons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une galerie ouverte, terminée par des arcades, laissant voir un jardin. L'architecture élégante doit rappeler le genre italien et le goût du seizième siècle.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, BOTZARIS.

CAROLINE. Laisse-moi me remettre un peu, fidèle Botzaris ; je n'ai pu revoir ces lieux sans éprouver une vive émotion ; c'est ici que s'écoula mon heureuse enfance... mon père, ma sœur, que je vais embrasser.

BOTZARIS. Je conçois mieux qu'un autre de tels sentimens.

CAROLINE. Combien je m'applaudis maintenant de t'avoir confié mon secret, pouvais-je balancer, quand je connaissais ton zèle, ton dévouement pour mon époux.

BOTZARIS. Je vous avoue, Madame, que lorsque je vous vis décidée à suivre secrètement le capitaine sur les vaisseaux qu'il escortait ; je pensais d'abord que c'était par attachement pour lui ; je ne m'attendais guère à trouver dans l'épouse de Jean de Calais, la propre fille du duc de Gènes.

CAROLINE. Tu sais tout maintenant, vois si je l'aime, Botzaris, et si l'intérêt me guida, quand je consentis, sans me faire connaître, à recevoir sa main.

BOTZARIS. Vous lui deviez la vie, l'amour et la reconnaissance ont fait le reste ; mais ne craignez-vous pas que le duc votre père ne désapprouve votre choix.

CAROLINE. Sans doute, ces pensées cruelles viennent troubler le bonheur que je goûte en revoyant ces lieux. Mais j'espère tout de mon père. Oui, le récit des dangers que j'ai courus, la généreuse bravoure de Jean de Calais, mon libérateur, doivent plaider pour nous. Je compte aussi sur ma sœur, ma chère Lina, que je suis impatiente de voir.

BOTZARIS. J'ai prévenu vos desirs.

CAROLINE. Elle sait que je suis ici !

BOTZARIS. N'était-il pas prudent de l'instruire la première ;

(19)

notre petit mousse le Décidé , a accès dans ces lieux , et il est discret , quand on lui remet une lettre bien cachetée.

CAROLINE. Conduis-moi près d'elle.

BOTZARIS. Elle est dans son appartement.

CAROLINE. J'y cours. (Elle sort.)

SCÈNE II.

BOTZARIS , seul.

Et moi aussi , je reverrai un jour mon pays !

Air de Turenne.

Loin du beau soleil de la Grèce ,
Depuis quatorze ans exilé ,
Qu'il a de droits à ma tendresse ,
Ce noble sol par le fer désolé ;
Et que le pied d'un barbare a foulé ,
O Corinthe ! ô terre chérie !
Je vois déjà la fin de nos malheurs ;
Nous trouverons des amis , des vengeurs ,
Qui nous rendront une patrie.

SCÈNE III.

BOTZARIS *au fond* , CAROLINE , LINA.

LINA. Ma chère Caroline , est-ce bien toi ; je ne puis croire à tant de bonheur ! mais dis-moi par quel prodige nous es-tu rendue , comment nous as-tu laissés trois ans dans la douleur ?

CAROLINE. Lina , je n'eus jamais de secret pour toi ; je dois tout te dire. Tu te rappelles qu'ayant eu l'imprudence de me promener dans une barque sur le golfe , avec une femme de ma suite , nous fûmes surprises tout à coup par un orage.

LINA. Nous éprouvâmes , pendant deux jours , la plus horrible inquiétude ; le troisième , on nous apprit que les débris de la barque qui te portait , étaient venus échouer sur les lagunes ; tes bracelets , que l'on y trouva , nous ôtèrent tout espoir.

CAROLINE. Les flots nous emportaient ; nous n'étions pas bien loin des rochers qui masquent la ville , quand un corsaire de Tunis vint à nous , et nous prit sur son bord.

LINA. O Ciel ! n'as-tu pas appris ta naissance à ces barbares?... l'espoir d'une rançon considérable...

CAROLINE. Un vaisseau français vint attaquer le pirate, et le chef des corsaires tomba bientôt percé d'un coup mortel.

Air de l'Angelus.

Mes yeux sur mon libérateur
S'ouvrent pleins de reconnaissance ;
Déjà pour lui mon faible cœur,
Parlait et soupirait d'avance.
L'air noble et fier de ce héros français,
Ajoutait encore à sa gloire ;
Il se nommait Jean de Calais,
Je fus sa seconde victoire.

LINA. Jean de Calais ! ce marin célèbre qui vient d'arriver dans notre port...

CAROLINE. Il est mon époux !

LINA. Ton époux ! il connaît ton rang, ta naissance ?

CAROLINE. Qu'il vous suffise de savoir, lui ai-je dit en l'épousant, que je ne suis pas indigne de vous appartenir ; ne vous offensez pas du silence que je m'impose, notre amour l'exige de moi.

LINA. Et tu reviens en ces lieux...

CAROLINE. Avec le désir de revoir mon père, et l'espoir d'obtenir mon pardon.

LINA. Fasse le ciel qu'il oublie tout, en embrassant sa fille.

CAROLINE. Et le Comte !

LINA. Alfrédi !

CAROLINE. C'est son amour que je redoute.

BOTZARIS, *s'approchant vivement.* Un officier du Duc, conduit Jean de Calais vers ces lieux

CAROLINE. Je ne puis le voir encore... Viens, ma chère Lina, je ne t'ai pas dit de quel stratagème je me suis servi pour le rapprocher de mon père ; il s'avance ; viens, entrons dans ce cabinet. (*A Botzaris.*) Botzaris, je me confie à ta prudence.

BOTZARIS. Laissez-moi conduire le gouvernail. (*Elles sortent par une porte latérale.*)

BOTZARIS, *un instant seul.* Instruire Jean... Non pas encore ; il faut pourtant qu'il voye sa femme avant le Duc ; ne précipitons rien, et manœuvrons selon le vent.

SCÈNE IV.

BOTZARIS , JEAN DE CALAIS , JULIO .

JULIO. Capitaine, veuillez rester quelques instans dans cette galerie, le Duc ne peut tarder, il va se rendre au Conseil... je vais d'ailleurs le prévenir de votre empressement.

JEAN. Très-bien, M. l'officier, dites-lui que je suis à ses ordres (*Julio sort*) (*voyant Botzaris*); comment c'est toi Botzaris! tu m'as devancé au palais, viens-tu dire la bonne aventure au Duc?

BOTZARIS. Non, je viens pour affaires.

JEAN. Pour affaires... tu connais quelqu'un à la cour de Gènes?...

BOTZARIS. Peut-être... j'avais rendez-vous ici ce matin avec une princesse, c'est-à-dire deux princesses.

JEAN. Deux princesses! rien que cela; au surplus, rien ne m'étonne de ta part: tu avais parleu raison, le Duc vient de me faire demander.

BOTZARIS. Je le sais bien.

JEAN. Tu sais aussi, sans doute, pour quel motif je lui rends visite?

BOTZARIS. Cela se peut!

JEAN. Ne te plais pas à me tourmenter, si tu sais quelque chose ne me le cache pas plus long-temps.

BOTZARIS. Je suis ton meilleur ami, contente toi de cela pour le moment, et prends patience.

JEAN. Allons, prenons patience, et en attendant, promenons nous pour nous distraire.

BOTZARIS. Tu veux te distraire... attends, j'ai une charmante distraction à te proposer.

JEAN. Laquelle?

BOTZARIS. Une conversation avec ta femme, te ferait plaisir, je pense?

JEAN. Ma femme!

BOTZARIS. Oui, ta femme, l'aimable Caroline!

JEAN. A trois cents lieues l'un de l'autre, la conversation est difficile.

BOTZARIS. J'ai l'art de rapprocher les distances.

JEAN. Que veux-tu dire?

BOTZARIS. Enfin, si la curiosité t'en prend, tu n'as qu'à l'appeler.

JEAN. Décidément, tu te moques de moi.

BOTZARIS. Et à tout événement, je serai là, je veillerai sur tous deux. Jean de Calais, c'est aujourd'hui que tu éprouveras mon zèle tout entier; en attendant le Duc, si tu veux voir ta femme, je te le répète, tu n'as que son nom à prononcer, et si tu as besoin de Botzaris, il est là, au gailard d'arrière. (*Il lui serre la main et sort par le fond.*)

SCÈNE V.

JEAN DE CALAIS, seul.

En vérité, je doute si je veille... ma femme, en ces lieux, m'aurait-elle suivi? pour quel motif? ce n'est pas possible! allons, si j'ajoutais foi à cette dernière prédiction, ce serait le comble de la folie... il serait curieux cependant. (*Gaïment.*) Au fait, je suis seul, essayons.

Air : *Vaudeville du carnaval de Béranger.*

Si nous étions au temps de la féerie,
Je pourrais croire à ce songe enchanteur...
Pourquoi douter de la sorcellerie
Quand ses effets promettent le bonheur.
Essayons donc, sans craindre ici le hlâme,
Ce Botzaris n'a vraiment qu'à vouloir,
Grâce à son art, je vais revoir ma femme,
Bien des maris maudiraient son savoir.

Il m'a dit de l'appeler... allons, c'est une plaisanterie, n'importe.

SCÈNE VI.

JEAN, ensuite CAROLINE.

JEAN.

Air de *Blanchard.*

Caroline! (*bis.*)

CAROLINE, en dehors.

Qui m'appèle! (*bis.*)

JEAN.

On a répondu! moment délicieux.

Quoi! c'est elle

En ces lieux?

Moment délicieux! (*bis.*)

CAROLINE, *entrant.*

Air : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

N'en doute plus, mon ami, c'est moi-même,
L'amour m'a conduit sur tes pas ;
Pardonne, mon trouble est extrême.

JEAN.

A te revoir je ne m'attendais pas.
Ce sont ses yeux, c'est bien sa grâce,
Et je dois croire au moins ce que je vois ;
Ma Caroline, il faut que je t'embrasse
Pour être sûr que c'est bien toi. (*Il l'embrasse.*)

CAROLINE. Je souhaitais et redoutais cet heureux moment.

JEAN. Tu le redoutais... voyons, parle moi sans détour, il se passe ici quelque chose de bizarre, d'extraordinaire, ta présence en ces lieux, et le mystère dont tu sembles t'environner, tout le prouve, réponds moi, Caroline, pourquoi m'as tu accompagné à mon insçu, et par quel hasard, est-ce dans ce palais que je te revois ?

CAROLINE. Je ne puis m'expliquer encore, je romprai le silence quand tu auras eu ton entrevue avec le Duc.

JEAN. Comment ! tu sais aussi que le Duc m'a fait demander ?

CAROLINE. Oui !

JEAN. Je m'y perds !

CAROLINE. Et jusque là il est plus prudent de nous séparer.

JEAN. Non, c'est trop fort ! je n'y consentirai pas... corbleu ! si quelque danger te menace... c'est à moi de les braver, je ne te quitterai point.

CAROLINE. Il le faut cependant.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BOTZARIS, *accourant.*

BOTZARIS. Vite rentrez, Madame, le Duc s'avance vers ces lieux.

CAROLINE. Il faut nous quitter.

JEAN. Qu'est-ce donc ?

CAROLINE. Adieu, mon ami, nous nous reverrons bien tôt. (*Elle sort, Botzaris veut la suivre, Jean le retient.*)

JEAN. Au nom du Ciel, Botzaris, ne me laisse pas dans cette horrible inquiétude... explique moi...

BOTZARIS Silence, voici le Duc.

SCÈNE VIII.

LE DUC, ALFRÉDI, JEAN. suite du Duc.

LE DUC. Capitaine, Jean de Calais, je n'ai jamais laissé entrer dans le port de Gènes, un brave marin, sans lui offrir l'hospitalité, quand on a, jeune encore, illustré son nom et son pays... quand on a combattu pour le repos du commerce et la prospérité des nations, on est digne des plus grands honneurs,

JEAN. Je combattais pour la France, j'avais des rivaux de gloire que je ne pouvais surpasser; j'ai cherché à les égaler.

LE DUC. C'est la pensée d'une âme élevée... Jean de Calais, un autre motif m'a aussi engagé à vous voir; quel est le portrait de femme qui est peint sur votre pavillon?

JEAN. Un portrait de femme... eh! mais c'est tout bonnement la mienne.

ALFRÉDI. Votre femme?

JEAN. Je suis flatté qu'elle ait mérité vos regards; elle est aussi bonne que jolie.

LE DUC, à *Alfrédi*. Sa femme!... Vous le voyez Alfrédi, plus d'espoir.

ALFRÉDI, à *part*. Cependant, cette ressemblance extraordinaire... (*haut*), Capitaine, quel âge peut avoir votre épouse?

JEAN. Vingt-deux ans à peu près.

LE DUC. Ce serait son âge. (*à Jean*) Etes-vous mariés depuis long-temps?

JEAN. Trois ans environ.

ALFRÉDI. Tout semble se rapporter.

LE DUC. Pardonnez-nous toutes ces questions, Jean de Calais, vous en connaîtrez bientôt le motif... sans doute celle que vous avez épousée est Française?

JEAN. Non... mais en quoi ces détails peuvent-ils vous intéresser?

LE DUC. Parlez, parlez je vous en conjure.

JEAN. Il est sûr que mon mariage est assez romanesque, et que mon aventure tient un peu du prodige.

CHŒUR.

Air de Blanchard.

Je tremble de l'entendre,
Où va-t-il s'égarer ?
Que va-t-il nous apprendre,
Dois-je encore espérer.

JEAN.

En combattant au milieu de l'orage
Je l'aperçus ; elle savait charmer,
Et c'est au bruit du canon d'abordage
Que nos deux cœurs apprirent à s'aimer.
Captive aux mains d'un Africain sauvage,
Elle attendait ou la honte ou la mort.
Le Musulman tomba sous mon courage ;
Et j'accueillis l'esclave sur mon bord. (bis.)
Je n'ai jamais connu son origine
Quand elle fit serment au sein des mers
De m'épouser ; aussitôt Caroline
Reçut la main qui détachait ses fers.

TOUS.

Caroline ! Ah ! grand dieu ;

C'est sa } fille ! c'est elle !
ma }

La fortune long-temps cruelle

Exauce son } dernier vœu.
mon }

Moment plein de charmes,

C'est sa } fille, oui, je le voi.
ma }

Ah ! je sens des larmes

Qui s'échappent malgré moi.

JEAN.

Moment plein de charmes,

C'est sa fille, oui, je le voi ;

Je verse des larmes ;

Ah ! corbleu ! c'est malgré moi.

ENSEMBLE.

JEAN. Mais, je n'en reviens pas encore. . . Caroline se-
rait. . .

LE DUC. Jean de Calais, conduis-moi auprès de ma
fille.

JEAN. Vous allez la revoir ; elle est en ces lieux !

ALFREDI. Son arrivée ici est un événement qui doit faire
époque, et le conseil qui va s'assembler pour recevoir les en-
voyés de Venise n'apprendra pas ce retour avec indiffé-
rence, et je crains bien qu'un mariage aussi disproportion-
né.

Jean de Calais.

JEAN. Corbleu ! elle est ma femme ; l'autel a reçu nos sermens. Je rends hommage à son rang, sans doute ; si j'eusse connu la naissance de Caroline, je ne l'eusse point épousée ; mais aucune puissance au monde ne peut faire qu'elle ne soit point ma femme.

ALFREDI. Capitaine, vos raisons peuvent être fort bonnes, mais songez à la distance.

LE DUC. Alfredi, n'insistez pas davantage... suivez-moi, je vais sur-le-champ me rendre au conseil ; les intérêts de mon pays m'ont toujours été plus chers que les miens ; renfermez-vous dans votre devoir quand je vous en donne moi-même l'exemple. Je te laisse Jean de Calais, nous nous reverrons bientôt.

AIR : *Mon Cœur à l'espoir s'abandonne.*

Jean de Calais tu dois ici m'attendre,
Je rends hommage à ta valeur.
Près du conseil je vais me rendre
Et m'occuper de ton bonheur.

tous, en sortant.

Jean de Calais tu dois ici l'attendre ;
Il rend, etc.

SCÈNE IX.

JEAN, ensuite CAROLINE et LINA.

JEAN, *absorbé*. Caroline, la fille du Duc de Gènes... Son cruel silence va peut-être nous désunir.

CAROLINE ; *elle a changé de costume*. Eh ! bien, mon ami, tu as vu mon père, pardonne-moi de t'avoir laissé ignorer si long-temps... mais notre bonheur en dépendait.

JEAN. Tout cela me semble encore un songe.

PIERRE, *sans être vu*. Je vous dis que j'ai affaire ici ; je viens y chercher mon fils ; au diable, vous m'ennuyez tous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MAITRE PIERRE, PHILIP.

M^e PIERRE. Allons donc, mille bourasques ! je savais bien que j'entrerais.

PHILIP. Est-il enjété ce maître Pierre... il croit commander aux gardes du palais comme à ses moussettes.

Quand je vous dis que vous ne pouvez pas passer au Duc sans avoir l'habit d'étiquette.

M^e. PIERRE. L'habit d'étiquette, corbleu ! j'enfre partout comme me voilà.

AIR : *Venez, venez troupe jolie*

Non, je ne pourrais me résoudre

À changer, ainsi croyez-moi,

Sans cet habit qui sent la poudre

Je me présenterais au Roi.

Oui, j'irais même chez le Roi.

Un prince à l'âme satisfaite

S'il voit ses soldats triomphans :

Voilà mon habit d'étiquette

Quand j'ai battu les Ottomans.

(A Jean). Garçon, ton absence commençait à m'inquiéter. Eh ! bien, qu'est-ce qu'on vient de me dire, ta femme est ici ! elle a voulu nous suivre ! C'est très-mal sans ta permission. Je n'ai pas voulu te contrarier dans les temps, tu m'as dit : mon père, je l'aime, je veux l'épouser, je t'ai dit : épouse-la, mais tout ça s'est fait un peu vite.

JEAN. Que dites-vous, mon père ? marquez plus de respect à ma Caroline, à la fille bien aimée du Duc de Gènes.

M^e. PIERRE, *stupéfait* Heim ! Que dis-tu ?

PHILIP. Bah !

CAROLINE. Je serai toujours votre fille, votre amie, comme je serai toujours l'épouse de Jean de Calais.

M^e. PIERRE, *consterné*. Quoi ! vraiment ma fille est Princesse, ce n'est pas un rêve... Madame, c'est bien de l'honneur pour nous que... certainement, allons, je ne sais plus ce que je dis... j'en perds la tête... excusez-moi, voyez-vous, on n'est pas accoutumé à se trouver dans une famille de prince d'un moment à l'autre.

JEAN. Cette haute naissance que j'ignorais va peut-être nous devenir fatale !

CAROLINE. Rassure-toi mon ami ?

PHILIP. Voilà Botzaris qui vient par ici, il a l'air tout triste.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOTZARIS.

JEAN. Pourquoi cet air chagrin Botzaris ?

PHILIP. Il est dans sa magie noire !

Me. PIERRE. C'est vrai qu'il a l'air d'un Brick engravé.

CAROLINE. As-tu appris quelque chose ?

BOTZARIS. Oni, madame; ne pouvant pénétrer dans la salle du conseil, pensant bien qu'il y serait question de votre retour et de votre mariage, je restai près de la porte, j'interrogeai quelques officiers qui sortaient, et j'appris que votre époux allait recevoir l'ordre de regagner ses vaisseaux et de quitter le port de Gènes.

CAROLINE. Grand Dieu !

JEAN. Espèrent-ils nous séparer !

Me. PIERRE. Un moment ! un moment, nous n'y sommes pas encore, je saurai bien parler au Duc, moi, ou est-il, je veux le voir sur-le-champ.

CAROLINE. Mon père y pensez-vous !

Me. PIERRE. Votre père, morbleu ! il se conduit mal pour un Duc ; je ne suis pas prince, moi, et j'ai meilleur cœur que lui. Ai-je empêché mon fils de vous épouser, quand je ne connaissais ni votre rang, ni votre naissance. Pauvre Jean, il vous aime tant et il renoncerait. . . . Non, non, (*Il se met à genoux*) ma princesse, suivez-nous à bord, ne donnez pas la mort à celui qui vous a rendu la vie.

BOTZARIS. Espère ! encore Jean, ne suis-je pas là.

JEAN. Toi ! et que veux-tu faire ?

BOTZARIS. Cela me regarde.

JEAN. Tu révoqueras les ordres du Duc.

BOTZARIS. Peut-être.

Me. PIERRE. Il est fou.

BOTZARIS. Silence, maître Pierre, respect à la princesse et à ma science de nécromancien, retirez-vous tous, le Duc va revenir ici, je veux renouveler connaissance avec lui.

Me. PIERRE. Tu le connais donc déjà ?

JEAN. Eh ! ne connaît-il pas tout le monde.

Me. PIERRE. O mon cher Bohémien, si tu peux réussir, j'admirerai ton savoir, je te respecterai !. . je t'embrasserai.

BOTZARIS.

AIR : *Beaucoup de front, beaucoup d'adresse. (Cartouche).*

Rassurez-vous, laissez-moi faire ;

J'ai là certain pressentiment.

Bientôt Jean de Calais, j'espère (3 fois.)

De Botzaris sera content

Sans employer aucun art magique,

Je saurai bien agir à mon tour ;

(29)

Que peut la science alchimique
Pour servir l'hymen et l'amour.

(bis).

ENSEMBLE.

Rassurez-vous }
Rassurons-nous } etc.

(Ils sortent)

SCÈNE XII.

LINA , seule.

Pauvre Caroline ! dans quelle situation elle se trouve , si le Conseil s'est prononcé , il n'est plus d'espérance. Cependant ce Grec , ce digne compagnon de Jean de Calais , semble leur laisser entrevoir encore la possibilité de faire respecter leur union ; je sens que j'aime déjà mon beau-frère , je serais désolé s'il allait nous quitter. (Remontant la scène.) Mais il me semble que l'on sort déjà de la grande salle.

SCÈNE XIII.

LINA , LE DUC.

LINA , allant à lui. Ah ! mon père !... quelle nouvelle venez-vous m'apprendre ?

LE DUC. Mon enfant , le Conseil me laisse entièrement libre sur le choix que je veux faire , il ne m'a rien prescrit , mais il m'a fait envisager ce que je dois à ma dignité , et ce que je me dois à moi même ; des liens d'intérêts unissent ma famille à celle d'Alfrédi , la main de ma fille lui était promise depuis long-temps.

LINA. Ah ! mon père , je devine tout ; Alfrédi aura fait valoir des droits...

LE DUC. Tu te trompes , ma chère Lina , sa générosité , au contraire , a surpassé mon attente , j'ignore encore quel est son dessein ; mais il a quitté le Conseil pour aller trouver Jean de Calais , qui ne s'éloignera pas de ces lieux sans emporter des gages de reconnaissance et d'amitié.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES JULIO.

JULIO. Seigneur , un matelot de l'équipage de Jean de Calais , demande à vous être présenté.

LE DUC. Que veut-il ? qu'il entre.

LINA , à part. C'est Botzaris.

SCÈNE XV.

LES MÊMES , BOTZARIS.

BOTZARIS. Amiral Doria , dans un instant votre fille sera près de vous ; Jean de Calais s'éloigne de ces lieux , en emportant de vous un cruel souvenir ; il vous croyait le cœur grand et généreux ; il s'est trompé.

LE DUC. Qui es-tu pour me parler ainsi ?

BOTZARIS. Qui je suis . . . vous le saurez bientôt , j'avais moi-même une plus haute idée de votre caractère , et lorsqu'en débarquant ce matin sur cette côte , le nom d'André Doria vint frapper mon oreille , je me sentis tressaillir.

AIR : d' *Aristipe*.

Dans un temps pour vous moins prospère ,

Je vous ai vu com' autre sous mes yeux .

Alors je vous croyais sincère ;

Les braves se jugent entre eux .

Mais aujourd'hui vous avez la puissance ;

De vous un fils ne peut rien obtenir ;

Je ne crois plus à la reconnaissance ,

Les gens heureux n'ont point de souvenir .

LE DUC. Me diras-tu qui tu es ?

BOTZARIS. Si je vous le dis , serez vous plus reconnaissant envers un pauvre matelot qu'envers mon capitaine qui a sauvé votre fille ! . . . vous m'aviez pourtant promis de ne pas m'oublier ; vous n'étiez pas duc de Gènes alors .

LINA. Botzaris explique toi .

LE DUC. *vivement frappé*. Botzaris , ce nom me rappelle .

BOTZARIS. Hé ! bien oui , cor'b'en . . . Amiral , vous souvient-il du pauvre batelier de Corcyre ?

LE DUC. S'il m'en souvient ? . . . ah ! je ne l'oublierai jamais . . . je venais de tomber entre les mains des soldats de Soliman , ma mort était certaine , un pêcheur grec me délivra au péril de sa vie .

BOTZARIS. C'était mon père . . . celui qui conduisait la barque , et qui fut blessé en protégeant votre fuite .

LE DUC. Hé ! bien !

BOTZARIS. C'était moi .

(31)

LE DUC. J'avais donné à ton père.

BOTZARIS. Un anneau... le voilà. (Il lui montre l'anneau qu'il a au doigt.)

AIR : *Signal d'un galant négligé.*

Vous me dites en me quittant :
Lorsque ton bras me rend à ma patrie ,
Je veux un jour payer ton dévouement ;
Jamais je n'oublierai que je te dois la vie .
Cinq ans plus tard sans pouvoir résister
J'allais périr au sein d'une défaite ;
J'ai contracté la même dette
Et je comptais sur vous pour l'acquitter.

LE DUC. Mon ami, quel souvenir tu me rappelles, pourquoi hésitais-tu à te faire connaître? que tu me jugeais mal, parle, que puis-je faire pour toi?

BOTZARIS. J'aperçois mon capitaine, il vous dira ma réponse.

LE DUC. Jean de Calais... je te devines Botzaris.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, JEAN, CAROLINE, ALFREDI,
Me. PIERRE, PHILIP, MARGUERITE, Mاتهlots, suite du Duc.

CHŒUR.

AIR de Moïse.

Amis, chantons la gloire
Et tous les hauts faits
De Jean de Calais.
On lira dans l'histoire
Qu'il a mérité
Sa félicité.

LE DUC, embrassant sa fille. Ma thère Caroline, tu m'es donc enfin rendue.

ALFRÉDI. Amiral, je vous ramène votre gendre. (A Caroline), Madame, en rendant à votre père, la parole qu'il m'avait donnée, je rends hommage à la bravoure et au noble caractère de Jean de Calais.

LE DUC. Ah! mon ami! vous m'avez bien deviné.

PHILIP. Quel bonheur!

MARGUERITE. J'en pleure de joie.

BOTZARIS. Je vais te quitter mon ami, mes services te deviennent inutiles.

JEAN. Non, tu ne me quitteras pas, c'est ici, mon cher Botzaris, au milieu de nous, que tu retrouveras tes amis et une patrie.

BOTZARIS.

AIR : *Patrie, honneur (de la Somnambule).*

Jean de Calais n'a plus besoin de moi.
Dans mon pays je vais chercher la gloire ;
Avec regret je m'éloigne de toi,
Mais entends-tu le cri de la victoire.
Je vais trouver mes frères malheureux ;
Car je dois vaincre ou mourir avec eux.

M^e. PIERRE. Tout s'arrange ! Vive Dieu ! que l'on parvienne tous les vaisseaux, que l'on danse ; que l'on chante, voilà mon dernier voyage.

JEAN. Mon père, ce sera le plus beau de notre vie.

AIR : *de-Moise.*

CHOEUR GÉNÉRAL.

Amis chantons la gloire
Et tous les hauts faits
De Jean de Calais.
On lira dans l'histoire
Qu'il a mérité
Sa félicité.

FIN.